

ABONNEMENTS

Canada et États-Unis

UN AN..... \$2.00

SIX MOIS..... \$1.00

Étranger (Union postale.)

UN AN..... f. 13.50

LA VÉRITÉ

REVUE HEBDOMADAIRE

" VERITAS LIBERABIT VOS—LA VÉRITÉ VOUS RENDRA LIBRES. "

AVIS

TOUTE DEMANDE DE CHANGEMENT D'ADRESSE DOIT ÊTRE ACCOMPAGNÉE DE L'ANCIENNE ADRESSE

Téléphone : 712

J.-P. Tardivel, Directeur-Propriétaire

Bureaux : Chemin Sainte-Foye près Québec

N.-D. DE QUEBEC

SAMEDI 5 JANVIER 1901

Chez les Travailleurs Intellectuels

Livres & Revues :

Le nouvel Index.

Le nouveau catalogue des livres condamnés, annoncé dans la Constitution *Officiorum ac munerum* du 25 janvier 1896, vient de paraître. Il sort de l'imprimerie du Vatican. C'est un grand in-8 de XXIII-316 pages. En voici le titre complet. INDEX *librorum prohibitorum S. S. D. N. Leonis XIII jussu et auctoritate recognitus et editus. Praemittuntur constitutiones pontificiae de examine et prohibitione librorum.*

Cette nouvelle édition de l'Index se présente avec les modifications et les tempéraments constatés dans la Constitution *Officiorum*. Beaucoup de livres qui se trouvent dans toutes les éditions antérieures y sont retranchés.

Deux causes expliquent leur disparition : les nouvelles lois de l'Index permettent la lecture de certains livres prohibés autrefois ; d'autres restent condamnés en vertu des décrets généraux, et ils n'ont pas été reproduits pour diminuer l'énumération des livres prohibés. Certains livres de controverse et certains libelles, qui n'offrent plus de dangers, y sont également supprimés.

La publication des litanies dépend des évêques. C'est à eux de défendre dans leur diocèse celles qui n'ont pas toute la pureté de la doctrine catholique.

Quant aux opuscules contenant des indulgences, la Sacrée Congrégation des Indulgences a publié l'an dernier des décrets et des règles pour discerner les vraies indulgences de celles qui sont apocryphes. Il n'est donc pas nécessaire de rapporter dans l'Index ces deux catégories de livres.

Ceux qui consulteront ce nouveau catalogue pour savoir si tel ou tel livre est ou n'est pas condamné, ne doivent pas oublier ce que dit, dans sa préface, le R. P. Esser, secrétaire de la Congrégation de l'Index.

Ce catalogue, dit-il, ne contient pas tous les livres dont la lecture est défendue, mais seulement ceux qui ont été dénoncés à la Sacrée Congrégation de l'Index et qui ont été condamnés par un décret spécial.

Un livre, en effet, peut être défendu sans se trouver mentionné dans l'Index, s'il est condamné en vertu des décrets généraux réglant la lecture des livres. Aussi importe-t-il de se

rappeler toujours ces décrets généraux qui se trouvent reproduits en tête du nouvel Index, pour décider si tel ou tel livre est ou n'est pas défendu. Du fait qu'un livre ne se trouve pas rapporté dans le catalogue, il n'est pas permis de conclure qu'il est loisible à chacun de le lire en toute sécurité de conscience. Sa lecture peut-être prohibée non seulement par le droit naturel, mais par les décrets généraux qui déclarent certains livres condamnés, sans décret spécial émanant de l'autorité compétente. — F. — J. Nuss, dans la *Revue Thomiste*, livraison novembre 1900.

Le correspondant romain de la *Croix* nous fournit des renseignements plus précis relativement aux éliminations et à la disposition des matières dans la nouvelle édition de l'Index.

Il écrit à ce sujet :

Le Souverain Pontife, en donnant l'ordre de rédiger un nouveau catalogue de l'Index n'a pas eu seulement en vue de tempérer la rigueur des anciennes règles, mais aussi de donner un livre accommodé aux nécessités des temps. De là, de nombreuses éliminations.

Nous ne les énumérerons pas toutes, mais voici les principales qui permettent de se rendre compte de la suppression de près de 3000 numéros.

Il est clair, d'ailleurs, que les ouvrages prohibés par décrets généraux de l'Index restent prohibés ; bien qu'ils ne soient plus dans le catalogue matériel de cette Congrégation, ils sont compris dans les règles qui le régissent ; c'est au lecteur à les connaître et voir si elles sont applicables à tel ou tel ouvrage. Il y a eu une limitation dans les condamnations portées en bloc sur tous les volumes, toute la production d'un auteur. Il faut maintenant l'entendre dans ce sens que sont défendus seulement les ouvrages de cet auteur qui traitent de la religion ou sont compris dans les règles générales de l'Index. On a éliminé un certain nombre de volumes qui, bien qu'ayant des parties détectueuses, ont, soit pour l'érudition, soit pour la forme, des mérites intrinsèques qui compensent ces défauts.

Un certain nombre de livres avaient été mis à l'Index à raison de discussions et controverses locales qui depuis longtemps sont enfouies dans les magasins de l'histoire. Ils appartiennent à ce que l'on peut appeler l'archéologie historique ; aussi ces volumes, alors justement frappés, ne méritent pas qu'on les signale, ce qui pourrait les tirer de l'oubli où ils sont ensevelis. Ils ont été éliminés. On a pris la même mesure pour un grand nombre de petites publications de peu d'importance, comme brochures, feuilles volantes condamnées à bon droit

alors, mais que leur petite masse n'a pu préserver de la destruction. Si on en conserve quelque exemplaire dans une bibliothèque, c'est uniquement à titre de curiosité et de rareté. Le catalogue de l'Index n'a plus motif de s'en occuper.

Mais ce que contient cette édition Léonine de l'Index est admirablement disposé ; le texte sur deux colonnes, clair, facile à lire, typographiquement ordonné, fournit tous les éclaircissements qu'il a été possible de se procurer. L'ordre des noms alphabétiques et leur orthographe n'a pas été une des moindres préoccupations ; les pseudonymes ont été dévoilés partout où il a été possible de le faire, les décrets du Saint Office ont été cités suivant le jour de leur signature, et non de leur promulgation, date qui est parfois fort différente, enfin une croix indique les volumes défendus par lettres apostoliques, condamnation, on le voit, plus solennelle, et une astérisque désigne ceux qui sont condamnés seulement *donec corrigantur*.

COURS DE PHILOSOPHIE, suivi de l'histoire de la Philosophie, à l'usage des candidats au baccalauréat ès-lettres, par le R. P. Lahr, S. J. — Deux volumes in-8 de 600 pages chacun. Prix : 12 fr., chez Briguet, à Paris.

Extrait de la préface :

Cet ouvrage n'est pas un traité de philosophie scolastique, mais un cours de philosophie élémentaire destiné aux candidats au baccalauréat ès-lettres et rédigé conformément aux derniers programmes officiels.

Ce n'est donc pas à nous qu'il faut s'en prendre du choix des questions ni de l'importance peut-être exagérée accordée à quelques-unes ; notre tâche était de les traiter toutes de manière à mettre l'élève en état de subir avec succès son examen.

Mais là ne pouvait se borner notre ambition. Tout en préparant le bachelier, l'essentiel était de développer dans l'adolescent le goût et l'habitude de la réflexion personnelle, sans lesquels il n'est pas de formation philosophique, et surtout de lui inculquer des convictions solides et raisonnées sur les grandes vérités qui doivent servir de base à sa foi et de direction à sa vie.

Aussi n'avons-nous pas craint de donner à plusieurs questions capitales des développements qui dépassent sans doute les exigences strictes du programme, mais que le jeune homme pourra relire encore et consulter avec intérêt et profit après sa sortie du collège.

Inutile d'ajouter que, en rédigeant ces pages, nous n'avons pas prétendu faire œuvre personnelle ; nous nous sommes contenté d'exposer clairement et méthodiquement les conclusions

les plus certaines de la philosophie moderne sans jamais perdre de vue cette grande tradition de philosophie chrétienne, dont saint Thomas est le chef incontesté.

On a commencé à publier, en France, une *Chronologie biographique de la Compagnie de Jésus*. La première série, relative à la Province de Lyon, est l'œuvre du P. Hamy, S. J. C'est un fascicule de 200 pages grand in-4. Prix 8 fr., chez Champion, à Paris. Les souscripteurs à cet important travail historique peuvent obtenir une remise de 25 o/o en s'adressant directement à M. Sandoz, 10, rue Sainte-Hélène, Lyon.

Ceux qui s'occupent d'archéologie américaine liront avec intérêt et profit le grand ouvrage qui vient de paraître sous ce titre : *History of America before Columbus, according to documents and approved authors*. Volume I, American aborigenes; volume II, European immigrants. Chaque volume a plus de 600 pages. Prix de l'ouvrage complet (reliure toile) : \$6, chez Lippincott, à Philadelphie.

L'auteur, M. De Roo, est membre de la Société Historique Catholique des États-Unis et l'œuvre qu'il publie aujourd'hui est le résultat de longues et patientes recherches faites dans les archives du Vatican et dans plusieurs vieilles bibliothèques de l'Europe et des États-Unis.

The Catechism simply explained, par H. T. Cafferata, est un petit livre fait avec beaucoup de clarté et spécialement destiné aux protestants qui désirent se convertir au catholicisme.

L'auteur a fait un usage judicieux de quelques passages du *Book of Common Prayer*. — Prix : 50 cts, chez Herder, à Saint-Louis, Missouri.

Les Dominicains du Sud des États-Unis ont commencé, depuis bientôt un an, la publication d'une revue littéraire intitulée, *Dominicana*. Chaque livraison mensuelle contient 28 pages. — Prix \$1 par année. — Adresse *Dominicana*, 1919 Steiner street, San Francisco, California.

Petites Fleurs de Piété est le titre d'une minuscule revue mensuelle faite pour contribuer au bonheur et à la sanctification de la vie. On s'abonne chez M. Ruban, 6 Place Bellecour, à Lyon. — Prix pour le Canada un franc par an.

Trois saluts solennels pour chœur de voix mixtes et soli, avec accompagnement d'orgue, par le R. P. André Heidet, S. J. — Fascicules de 16 à 20 pages, renfermant chacun quatre motets latins. — En vente chez H. et L.

Casterman, 66 rue Bonaparte, Paris. — Prix de chacune des 4 partitions réunies : net, 3 francs ; Parties de chœurs séparées en partition (chaque numéro) net, 50 centimes ; partie séparée pour chaque solo : net, 25 centimes.

L'Institut catholique de Paris a fait paraître en brochure le discours que son recteur, Mgr Péchenard, a prononcé l'automne dernier, à l'ouverture des cours. Sujet : *De la préparation à la vérité*. L'opuscule est de 12 pages in-octavo.

L'almanach le plus hygiénique — si je puis m'exprimer ainsi — est celui que publie la maison Aubanel, d'Avignon. Il s'appelle *l'Almanach de la Santé* ; il est spécialement dédié aux familles et aux communautés religieuses et ne se vend que 12 sous. On trouve, à côté des préceptes de l'hygiène, d'utiles notions de thérapeutique. L'édition de 1901 (112 pages in-18) est la vingt-et-unième de la série.

Deux études historiques, intrinsèquement intéressantes et particulièrement bien faites, sont en cours de publication dans la REVUE CANADIENNE. L'une, intitulée : *Notre-Dame de Lorette en la Nouvelle-France*, est due à la plume d'un prêtre érudit, M. l'abbé Lindsay ; l'autre : *Louis Jolliet, premier seigneur d'Anticosti*, est l'œuvre d'un habile explorateur de notre domaine historique, — M. Ernest Gagnon.

J. F. D.

AINSI SOIT-IL !

M. Laurier, qui prêche, si platement, l'*union des races*, verra, sous son règne, les deux principales races qui habitent ce pays se tourner de plus en plus l'une contre l'autre, et en arriver à une véritable guerre, sinon sanglante, du moins politique. Nous l'espérons, du moins.

Cette guerre nous menace déjà : on peut entendre ses premiers grondements.

L'un des rares chefs du parti tory qui soit resté debout après la tourmente du 7 novembre, sir Charles Herbert Tupper, vient d'adresser un manifeste à ses électeurs de Pictou, manifeste dont nous trouvons une traduction dans la *Patrie* du 28 décembre.

La feuille de Montréal déclare avoir trouvé l'original de ce document dans le *Pictou Standard*, en date du 25 décembre.

Nous avons donc lieu de croire que la pièce est parfaitement authentique. Du reste, le *Journal*, de Montréal, feuille bleue, en reconnaît l'authenticité dans son numéro du 29 décembre.

Voici les principaux passages de ce manifeste :

« Le résultat des élections dans tout le Canada nous a surpris et déçus, principalement parce que la composition de la majorité ministérielle nous autorise à supposer que le gouvernement Laurier n'a pas été jugé sur ses fautes de commission et d'omission. La province de Québec a sauvé le ministère du sort que le reste

du Canada a cru que le gouvernement méritait. Malgré le gigantesque système de corruption pratiquée par le ministère au milieu de toute la population anglaise du Canada, l'opinion anglo-saxonne s'est énergiquement prononcée contre lui. La province de Québec est Française, le chef du gouvernement est Français et le gouvernement est revenu victorieux.

« Personne ne s'étonnerait et ne protesterait encore moins, à cause de la sympathie de la province de Québec pour un leader canadien-français : mais du moment que les Canadiens-français se sont presque tous ralliés autour de lui, pouvons-nous méconnaître que ce résultat soit dû au sentiment national si bien cultivé et dirigé par MM. Tarte, Bernier, Bourassa, Monet et autres, et dont le premier ministre a si habilement tiré parti lui-même ?

« Quoi qu'il en soit, c'est ce que nous ont affirmé nos amis canadiens-français, victimes de ce coup de folie passagère chez le peuple de Québec.

« Il y en a qui blâment toute allusion faite à cet état de choses. J'ai été et je suis encore accusé d'attiser une guerre de races. Eh ! bien, devant ces faits, je crois rester dans mon droit en prévenant les ministres français de la couronne que nous connaissons parfaitement leurs machinations. Ils ont triomphé, grâce seulement au cri national, et si ce système continue, il ne pourra avoir qu'un seul résultat pour les conservateurs et pour les libéraux également : *Le gouvernement du pays par la race la plus nombreuse.*

« Ces mesures me répugnent ; mais il faudra certainement y recourir, à moins que nous n'apprenions immédiatement à la province de Québec que nous sommes préparés à contrecarrer ce mouvement qu'elle vient d'inaugurer, bien qu'elle ne veuille point encore l'avouer ouvertement. »

C'est là le langage d'un politicien aigri par la défaite, et non point celui d'un homme d'Etat aux idées larges, ou même d'un politicien habile.

D'abord, M. Tupper se contredit.

Se contredire, c'est ce qui arrive très souvent aux hommes qui se laissent aller à la colère, qui écrivent ou qui parlent sous l'empire de la passion.

M. Tupper admet, en premier lieu, qu'il est naturel que les Canadiens-français aient montré de la sympathie pour un premier ministre canadien-français. Personne, dit-il, ne doit s'étonner de ce sentiment ; encore moins a-t-on le droit de le blâmer.

S'il en est ainsi, pourquoi s'élever ensuite contre les Canadiens-français pour s'être laissé aller à ce sentiment si naturel, et les menacer de les exclure de toute participation au gouvernement du Canada ?

Parce que certains chefs politiques auraient fait un appel coupable à ce sentiment ?

Mais en supposant qu'il y ait eu faute de la part des chefs libéraux, est-il juste de punir tout un peuple à cause du manquement de quelques politiciens ?

Et cette faute des chefs libéraux, que M. Tupper leur reproche avec tant de colère, est-elle bien établie ?

Nous ne le croyons pas.

Nous connaissons assez M. Bourassa, au moins, pour pouvoir affirmer qu'il n'a jamais fait appel aux préjugés de race en faveur de M. Laurier et contre les chefs de l'opposition. Nous l'avons entendu parler plus d'une fois, et l'appel aux sentiments et aux ressentiments purement nationaux n'est pas son genre. Loin de là, si nous avions un reproche à faire à M. Bourassa, ce serait en sens contraire : nous voudrions qu'il fit vibrer plus fort, par-

fois, la corde nationale canadienne-française.

Quant aux autres orateurs libéraux, nous les connaissons moins. Mais nous constatons qu'on les accuse sans produire des preuves contre eux.

S'ils ont réellement fait la dernière campagne en adressant aux électeurs français des appels coupables aux préjugés de race, il doit être facile de le prouver par des citations textuelles et authentiques. En attendant : *quod gratis asseritur, gratis negatur.*

Puis, M. Tupper ne tient-il aucun compte de la provocation ?

Il est incontestable que maints journaux tories ont combattu M. Laurier, non pas parce qu'il avait mal administré les affaires du pays, mais parce qu'il porte un nom français et parce que son collègue, M. Tarte, a dit, en France, que la province de Québec est restée française de langue et de sentiment, quoique loyale à la couronne anglaise ; ce qui est historiquement vrai.

En supposant que, pour répondre à ces attaques insensées, la province de Québec ait voté pour M. Laurier à cause de son nom français, plutôt que parce qu'on trouvait bonne son administration de la chose publique, convient-il aux tories de l'en blâmer ?

Ce sont les tories, il ne faut pas l'oublier, qui ont commencé à faire appel aux préjugés de race, comme moyen électoral. Ce jeu a tourné contre eux. Le moins qu'ils puissent faire aujourd'hui, c'est de se taire.

Pour nous, nous voyons sans inquiétude cette guerre dont M. Tupper nous menace.

Nous souhaitons même qu'il puisse réussir dans ses projets.

Nous voudrions le voir organiser un bon gouvernement tory qui excluerait l'élément français du gouvernement d'Ottawa, qui ferait une guerre ouverte à la langue française, à la province de Québec, à tout ce qui est français dans le Dominion.

Ce serait là le salut de notre nationalité ; et nous faisons des vœux pour que la divine Providence aveugle les tories et l'élément anglais, en général, au point qu'ils nous donnent une bonne dose de persécution dont l'action tonifiante peut seule nous guérir de l'affreuse anémie nationale dont nous sommes atteints.

Déjà la Providence semble avoir étrangement aveuglé ceux qui veulent notre destruction comme élément distinct, notre absorption dans le *grand tout* anglo-canadien.

Car si ces gens-là n'étaient aveugles, ils verraient que M. Laurier est véritablement *leur* homme ; que c'est par lui qu'ils arriveront à détruire complètement le sentiment national canadien-français ; que sous le régime Laurier l'idée française périt graduellement mais sûrement ; que nos compatriotes, stupidement flattés de voir au pouvoir un homme au nom français, lâchent la proie pour se contenter de l'ombre.

Heureusement, ils sont aveuglés, et ils se préparent à livrer un assaut suprême au régime Laurier en faisant un appel haineux à la majorité anglaise du Dominion !

Puisse cet appel être entendu depuis l'Atlantique jusqu'au Pacifique !

En effet, nous avons grand besoin de stimulant. Nous nous anglicisons sous le règne de Laurier *le Français* !

A la Chambre des communes, la langue française n'est presque plus jamais parlée. Les journaux anglais le constatent avec satisfaction.

Dans les affaires, les Canadiens-français se servent de plus en plus de l'anglais, de moins en moins du français.

Celui qui veut ouvrir des yeux voit des choses décourageantes, écœurantes.

L'autre jour, à Saint-Hyacinthe, ville française, dans un hôtel tenu par un Canadien-français, nous n'avons pu trouver un seul menu en français. Et quand nous avons fait des représentations au gérant, il a paru bien surpris de notre plainte ! Presque tous les Canadiens français qui voyagent, nous a-t-il dit, comprennent l'anglais, tandis que les Anglais ne comprennent pas le français. Puis, ça coûte trop cher d'imprimer le menu dans les deux langues !

De fierté nationale, pas un vestige !

L'autre jour encore, à Saint-Roch de Québec, qui se vante d'être le collège électoral le plus exclusivement français du pays, et qui a M. Laurier pour représentant à Ottawa, un commis français, dans un magasin français, nous a présenté une facture rédigée en anglais !

Que voulez-vous ! Le chef a-t-il jamais insisté efficacement sur les droits de la langue française ? A-t-il jamais parlé le langage d'un *Canadien-français* ? N'a-t-il pas toujours, depuis qu'il est au pouvoir, prêché l'*union des races*, c'est-à-dire l'effacement de l'élément français ?

A quoi bon, se dit le peuple, conserver notre langue française puisque nous devons nous *fusionner* avec les Anglais, un jour ou l'autre ?

Tout dernièrement, M. Laurier banquetait à Halifax avec M. Tarte.

Au dire des journaux libéraux eux-mêmes (voir, par exemple, l'*Avenir du Nord*, 20 décembre), « le premier ministre y a exprimé le souhait de voir un jour les deux races confondues en un seul tout homogène par l'assimilation ».

M. Laurier est allé tellement loin dans son aplatissement devant les Anglais, qu'au dire de ce même journal M. Tarte a cru devoir intervenir et exprimer un avis diamétralement opposé à celui que son chef venait d'émettre.

C'est incroyablement plat, et, cependant, à part l'*Avenir du Nord*, et un peu la *Patrie*, pas un journal de la province de Québec ne semble avoir protesté.

Même les journaux bleus, si prompts à trouver M. Laurier en faute, n'ont rien dit en cette circonstance.

Hyptonisés, eux aussi, devant les Anglais, ils gardent le silence et laissent faire l'œuvre inique.

S'ils protestaient trop vigoureusement contre l'anglomanie de M. Laurier, cela pourrait nuire à leurs chances de reprendre le pouvoir.

Et voilà comment la race française s'avachit sous le régime Laurier !

* *

Ah ! s'ils n'étaient pas aveuglés, les Anglais seraient transportés, non de rage, mais de joie.

Mais nous espérons que Dieu aura pitié de nous et qu'Il nous sauvera encore malgré nous ; et que, pour atteindre son but, par des moyens humains, Il fera aux Anglais de ce pays ce qu'Il fit autrefois à Pharaon.

Ne sachant plus où ils vont, les francophobes, remplis de colère au spectacle d'un soi-disant Français à la tête du gouvernement, adopteront la politique de sir Charles Hibbert Tupper ; politique qui nous privera d'un premier ministre français, mais qui nous réveillera enfin de notre léthargie, avant qu'il ne soit trop tard.

Ainsi soit-il !

"UNE PAGE GLORIEUSE"

Sous ce titre, le *Soleil*, du 27 décembre, consacre toute sa première page et une grande partie de sa troisième, à "une magnifique pièce de résistance", comme il l'appelle. C'est "le récit détaillé et écrit par une plume qui s'y connaît en choses militaires du haut fait d'armes accompli par nos boys dans la colonne volante du général Smith-Dorrien, au mois de novembre dernier, lors de la sortie contre les Boers dans la vallée de la rivière Komati."

Au point de vue moral, on n'a pas le droit d'appeler une page glorieuse, le récit d'un fait d'armes quelconque, lorsque ce fait d'armes est au profit d'une cause injuste, comme l'est manifestement la cause de l'Angleterre dans la guerre d'extermination qu'elle fait contre les Boers.

Mais M. Pacaud ne comprend rien à ces questions-là. Le juste et l'injuste, le bien et le mal moral sont pour lui des mots vides de sens.

Examinons donc sa "pièce de résistance" au point de vue militaire seulement. Il sera facile de se convaincre que cet écrit est bien à sa place dans le *Soleil*, le journal par excellence de la *blague et du humbug*.

Il s'agit d'une sortie faite le 6 novembre dernier, de Belfast, sur le chemin de fer de la Baie Delagon, pour "surprendre dans leurs opérations les commandos boers", et plus particulièrement, pour "détruire les fermes dont les Boers se servaient comme avant-postes et camps, puis de les obliger à déplacer leurs laagers de Wilkloof à Lilliefontein."

Eh bien ! lisez cette page glorieuse avec attention, et dites-nous où se trouve la gloire là-dedans, même au point de vue purement militaire.

L'affaire a été un échec sérieux pour les Anglais, c'est visible, même d'après le récit si partial du correspondant du *Soleil*.

En effet, les Boers résistent "avec entêtement toute la journée" — la première journée — et sauvent leurs convois.

Le jour suivant, sous prétexte de

dépister l'ennemi — qui voyait tout ce que les Anglais faisaient — la colonne reçoit "l'ordre de marcher justement dans la direction opposée."

C'est là un joli euphémisme pour dire: *battre en retraite* ; et le correspondant aurait dû s'en tenir là. Mais plus loin il déclare brutalement que "vers 7 h. 30 notre colonne tourna le dos à l'ennemi" !

Page glorieuse !

Les Boers s'avancent toujours. Les Anglais réussissent cependant à mettre leurs bagages "en lieu sûr."

"Vers 10 h. 40, alors que nos chefs virent que le bagage et l'infanterie (sic) étaient à une distance sûre, l'arrière-garde commença à se replier peu à peu."

Page glorieuse !

"Ceci eut pour effet de rendre les Boers de plus en plus agressifs."

Naturellement !

Et remarquez bien que ce mouvement de recul avait pour objet de *dépister l'ennemi* !

"Aussi, ils (les Boers) n'étaient pas lents à profiter de ces avantages."

"C'est ainsi qu'une centaine de cavaliers boers se jetèrent (sic) à fonds de train dans une ravine qui montait de notre côté à partir de la Komati. De cette manière ils réussirent à arriver juste en arrière de notre arrière-garde. Croyant le moment venu de frapper un grand coup, ils se mirent à galoper furieusement de notre côté, tirant sur nous un feu bien nourri, tout cela dans le but de capturer nos canons."

Les ont-ils capturés ? On ne le voit pas tout de suite ; mais on ne voit pas le contraire non plus. Le correspondant dit prudemment :

"Je m'arrête ici pour vous signaler, comme il le mérite, un beau fait d'armes accompli par les Canadiens, au moment où les ennemis mettaient leur ruse à exécution."

Suivons donc, avec le correspondant, ce beau fait d'armes, au lieu de nous occuper du sort des canons :

"Voyant l'ennemi avancer aussi rapidement, les Canadiens tirèrent aussi rapidement que possible une demi-douzaine de rondes, puis retirèrent aussi vite que les pauvres chevaux harassés pouvaient marcher."

C'est nous qui soulignons.

Les Canadiens tirent une demi-douzaine de rondes, au petit bonheur ; puis ils se sauvent tant qu'ils peuvent. S'ils ne se sont pas sauvés plus vite, c'est que leur pauvres chevaux étaient harassés. Avec des chevaux frais, ils auraient accompli un fait d'armes encore bien plus beau.

Page glorieuse !

Et n'oubliez pas que le correspondant nous a dit que les Boers qui ont provoqué ce beau fait d'armes étaient au nombre d'une centaine !

Ou plutôt voici le beau fait d'armes, peut-être.

"Deux contingents des Dragons Royaux Canadiens, sous les ordres du lieutenant Cockburn et du sergent Builder, protégèrent leur retraite précipitée, se sacrifiant complètement en restant ainsi au poste, combattant jusqu'au bout, jusqu'à ceux (sic) qui n'étaient pas tués ou blessés soient faits prisonniers par un ennemi de beaucoup supérieur en nombre."

"Par cet acte héroïque, la cavalerie canadienne sauva les canons canadiens."

Ah ! Voilà que les canons n'ont pas été capturés par cette centaine de Boers.

Mais on serait curieux de savoir combien il y eu de tués, de blessés... et de faits prisonniers, en cette circonstance.

C'est le nombre de tués et de blessés qui, dans une affaire de ce genre, constitue la beauté d'un fait d'armes au point de vue militaire. Plus loin, le correspondant déclare que "nos pertes dans les DEUX JOURNÉES ont été de 8 tués et de 29 blessés". Encore une fois, combien y a-t-il eu de Canadiens tués et blessés avant que les autres aient été faits prisonniers ? Qui nous le dira ?

Et combien y avait-il de Canadiens pour tenir tête à cette centaine de Boers qui montaient la ravine ?

Nous craignons beaucoup que, dans cette affaire, comme dans bien d'autres, le beau fait d'armes n'ait été du côté des Boers. C'en a furieusement l'air, d'après le récit même du correspondant du *Soleil*.

Car il est manifeste que la fameuse sortie de la colonne volante de Smith-Dorrien s'est terminée par une retraite en règle, presque par une déroute et un désastre. Le correspondant le dit en propres termes :

"Juste à ce moment, le canon Colt, qui avait si bien travaillé jusque-là pour protéger la retraite des canons de campagne, devint tout à coup entouré par l'ennemi. Le canon n'avait cessé de tirer jusqu'au dernier moment et le cheval était si fatigué qu'il aurait été inutile d'essayer de retirer avec le canon et le train."

On dirait vraiment que c'est le cheval qui n'avait cessé de faire fonctionner ce canon puisqu'il était si fatigué !

Quoi qu'il en soit, le sergent Holland détache le barillet et s'enfuit (sic) avec.

Retraite, retraite précipitée, retirèrent aussi vite que leurs pauvres chevaux harassés pouvaient marcher, s'enfuit, etc., voilà les expressions qui reviennent sans cesse, et comme malgré lui, sous la plume de l'auteur enthousiaste de cette page glorieuse !

Une dernière citation :

"Pendant tout ce temps, on avait réussi à circonvenir les deux flancs de notre arrière-garde, et si nos pertes ont été minimes, cela ne peut être attribué qu'au fait que l'ennemi tirait de ses chevaux en mouvement, à tout hasard."

"Autrement, grand nombre de nos soldats seraient restés sur le champ de bataille."

C'est-à-dire que les Anglais s'en sont tirés *by the skin on their teeth*. Autrement dit : ils ont rasé l'anéantissement qu'ils n'ont évité que parce que les Boers qui les poursuivaient n'étaient évidemment qu'une poignée.

Et le correspondant a le toupet de terminer ainsi son incroyable page glorieuse :

"Somme toute, l'expédition, comme vous le voyez, a eu un succès complet."

Ce récit du *Soleil*, tout ridicule qu'il est, a, cependant, une grande valeur historique qu'il faut reconnaître : il fait parfaitement comprendre pourquoi l'armée anglaise, forte au commencement de la campagne de 300,000 hommes, et peut-être davan-

tage, n'a pas encore pu venir à bout de quelques bandes de paysans qui n'ont probablement jamais dépassé 30,000 hommes, vieillards, femmes et enfants.

Etant dix contre un et, à l'heure qu'il est, peut-être vingt contre un, les hauts faits d'armes des Anglais ont tous été du genre de celui que le *Soleil* vient d'étaler sous nos yeux avec une si phénoménale naïveté.

Petites Notes

Carnegie, le roi de l'acier aux Etats-Unis, vend des rails d'acier aux compagnies de chemin de fer anglaises. Le *Times*, de Londres, s'en inquiète ouvertement et se demande ce que les Etats-Unis vont finalement laisser à l'industrie de la fière Albion. En effet, la république de Washington et l'empire allemand menacent sérieusement la suprématie commerciale et industrielle de l'Angleterre, si déjà ils ne l'ont gravement compromise. Au lieu de s'épuiser dans une guerre injuste, la Grande Bretagne devrait plutôt s'occuper de son avenir économique.

Nous lisons dans la *France chrétienne*, 13 décembre, qu'une statue du F. Albert Pike, œuvre du F. Gaetano Trentanove, florentin, sera prochainement érigée à Washington, capitale des Etats-Unis. "Nous croyons, dit notre confrère, que ce sera la première statue élevée à un franc-maçon comme franc-maçon."

La session de la législature de Québec est convoquée pour le 14 février prochain. Le *Soleil* trouve qu'on ne pouvait choisir une meilleure date, naturellement. Les travaux de la session, dit notre admiratif confrère, seront terminés pour l'ouverture de la navigation ! Il aurait pu trouver une autre raison aussi péremptoire pour approuver cette date du 14 février : c'est que le parlement anglais s'ouvre aussi ce jour-là.

La dépopulation de la France

Le rapport publié par le *Journal Officiel* sur le mouvement de la population de la France pendant l'année 1899 est un nouveau document du triste état de choses constaté depuis vingt-cinq ans, lisons-nous dans la *Vérité française*. En cessant de s'accroître, selon la proportion normale, la population effective de la France diminue graduellement. Il y eut même, au cours de la dernière période décennale, de 1889 à 1899 quatre années, les années 1890, 1891, 1892 et 1895 où l'on relève un excédent moyen de 20,000 décès sur les naissances.

Comme la mortalité tend plutôt à diminuer, l'excédent contraire de 31,000 naissances que l'on constate pour la présente année n'en cache pas moins un affaiblissement certain de la natalité. On compte pour 1899 10,000 naissances de moins que la moyenne des dix années précédentes.

LETTRES DE FRANCE

Un saint méconnu

— De quoi es-tu fait ? — D'amour.
— Qui t'a engendré ? — L'amour.
— Où naquis-tu ? — Dans l'amour.
— Qui t'a nourri ? — L'amour.
— De quoi vis-tu ? — D'amour.
— Quel est ton nom ? — Amour.
— D'où viens-tu ? — De l'amour.
— Où vas-tu ? — A l'amour.
— Où es-tu ? — Dans l'amour.
— B. Raymond Lulle, *L'Ami et l'Aimé*, 98.

Il y a des saints dont la mémoire tombe dans un injuste oubli, d'autres dont on retient le nom sans se rappeler leur caractère de sainteté. Le Bienheureux Raymond Lulle fut de ces derniers, sauf pour quelques rares dévots, jusqu'à la présente année. Bien plus, beaucoup en France et ailleurs le tenaient pour un de ces spiritualistes, plus imprégnés de kabbalisme que de catholicisme comme il y en eut tant au moyen-âge. Et les occultistes, en le réclamant comme un ancêtre, entretenaient cette fausse opinion. A la vérité, la plupart des catholiques et des occultistes ignoraient les ouvrages du saint. Ne serait-ce que pour nous les avoir révélés, il faudrait remercier M. Marius André. Mais on lui doit davantage, il a reconstitué la psychologie du bienheureux et fait revivre sa vie avec autant de piété que d'art (1).

Raymond Lulle (Ramon Lull) naquit à Palma (Majorque), en 1232, de parents appartenant à la noblesse catalane. Très mondain, fort sensuel, galant poète et beau cavalier, comblé des faveurs royales dès sa prime jeunesse, cher aux dames frivoles, il vécut dans un aimable libertinage jusqu'au jour où on le maria. Et peu après, il s'éprit d'une passion coupable pour la plus pieuse, la plus vertueuse des dames de la ville. Cette dame n'opposa d'abord que le silence aux déclarations enflammées du malheureux, mais l'insistance de celui-ci s'exaspéra de telle sorte qu'en vue de le guérir elle finit par lui accorder un rendez-vous dans sa propre demeure. Raymond devait en sortir converti.

A peine se trouvait-il en la présence de la dame que cette dernière, se découvrant la poitrine, lui montrait ses seins affreusement rongés par un cancer. En même temps, refoulant ses larmes, elle l'exhortait à revenir à Dieu, seule beauté éternelle et suprêmement parfaite. Frappé de stupeur, Raymond, rentré chez lui, s'était jeté à genoux, et il balbutiait un appel au Seigneur, quand Jésus lui apparut. C'était la cinquième fois depuis quelques semaines.

— Raymond, suis-moi ! dit seulement le divin Sauveur.

Et jusqu'à l'aube, Raymond, toujours en posture de pénitent, pleura sur ses péchés. Le jour venu, il courut au confessionnal se réconcilier avec

(1) *Le Bienheureux Raymond Lulle*, 1 vol. chez V. Lecoffre, Paris. La deuxième édition vient de paraître. On doit aussi à M. Marius André une excellente traduction de la plus délicieuse des œuvres mystiques du Bienheureux : *L'Ami et l'Aimé*. 1 vol. aux Editions du Spectateur Catholique, de Bruxelles.

Dieu et, à partir de ce moment, il suivit son Sauveur.

“Angoissé et pleurant, s'écriait-il en son *Livre de contemplation*, me voici à genoux ; avec un cœur dévot et une langue sincère, ô Seigneur, le fils de ta servante et de ton sujet te prie et t'invoque et te rend grâces à cause de ta passion ; car lorsqu'il était mort et endormi dans les péchés mortels, c'est elle qui l'éveilla et lui manifesta à la fois ta bonté et sa fragilité, et sa misère. Jésus-Christ, ô mon père, puisque ta grave passion est le principe et la cause qui m'ont éveillé et arraché au péché, je te demande en grâce, Seigneur, que ce soit elle aussi qui donne l'amour à mon cœur, et les larmes à mes yeux, et les bonnes œuvres à mes mains, et à mes pieds les voies sûres. En dormant et en veillant, en marchant et en me reposant, que mon cœur soit uniquement occupé à se souvenir de ta passion et de ta bonté, et fais que je n'aie d'autre désir que de te glorifier et louer, toi qui es notre Seigneur et Dieu (2).

Après avoir abandonné ses charges à la cour et s'être retiré du monde, notre converti voulut racheter, autrement que par la mortification et la prière, les fautes de sa vie passée. Il conçut d'abord le projet d'aller en missionnaire au milieu des musulmans d'Espagne et d'Afrique ; en leur exposant les preuves de l'excellence de la vraie religion, il espérait toucher l'esprit d'un grand nombre d'entre eux (3). Mais les difficultés de l'entreprise l'arrêtèrent pendant plusieurs années. Il employa ce temps à pèleriner, et, l'un de ces pieux voyages l'ayant amené à Barcelone, il s'empressa d'implorer les lumières de Raymond de Penyafore, alors de cette ville (4). Le général des Dominicains, après l'avoir fait causer, lui conseilla de retourner à Palma, où il importait qu'il effaçât le souvenir de ses scandales, et d'y méditer dans la solitude. Dieu lui donnerait la science nécessaire pour l'œuvre qu'il projetait. Et cette science, Raymond l'alla demander aussitôt à Montserrat, par l'intercession de Marie (5).

De retour dans son île, l'ardent prosélyte se mit à étudier la langue moresque et, bientôt, il fut en état d'évangéliser les mahométans de Majorque. Il n'en continuait pas moins d'accorder à la méditation une partie de ses heures, et, certain jour, tandis qu'il priait, le Saint Esprit, illuminant son intellect, l'enrichit du

(2) Passage cité par M. Marius André dans son *B. Raymond Lulle*, p. 25 et 26.

(3) Raymond Lulle a exposé ce projet, ainsi que celui d'une nouvelle croisade pour arracher la Terre Sainte aux infidèles, dans son *Livre de Blanquerna*, maître de la perfection chrétienne.

(4) Le saint compilateur des *Décrétales* de Grégoire IX était aussi le confesseur du roi, de par un vote des Cortès. Car, en Catalogne et en Aragon, usage que les peuples chrétiens devaient bien méditer, les représentants de la nation avaient mandat de choisir eux-mêmes le directeur spirituel du monarque.

(5) C'est dans ce même sanctuaire que, trois cents ans plus tard, l'ex-guerrier qui allait fonder la Compagnie de Jésus vint implorer l'aide de la T. S. Vierge. Raymond avait pensé, et intensément, à fonder une milice analogue.

don de science. A partir de ce moment, le bienheureux qui, jusque-là, n'avait guère connu que l'art poétique, composa des ouvrages dont les Docteurs de son entourage demeurèrent stupéfaits. Toutefois, ils ne comprirent point son premier travail, l'*Art général*, tracé “pour que chacun puisse savoir toute chose naturelle, en tant que l'entendement atteint le sensuel” et destiné à dissiper les erreurs des infidèles en même temps qu'à fortifier la foi dans les âmes chrétiennes. M. Marius André a, dans le chapitre V de son livre, donné une remarquable analyse de ce traité qui, même aujourd'hui, n'est pas seulement curieux ; il a fort heureusement expliqué comment notre auteur entendit “ramener la diversité à l'unité et établir une science générale avec des principes universels dans lesquels les principes de toutes les sciences seraient compris.”

Appelé à Montpellier par l'infant Jacme, le Docteur illuminé ne manqua pas de lire son *Art* dans l'Université de cette ville, et il eut la consolation de voir ses idées approuvées par Bertrand de Bérenguer, l'illustre frère Mineur. C'est alors qu'il fit un *Art démonstratif*, dont l'originalité n'impressionna pas peu les Docteurs du Languedoc.

Raymond, tout en écrivant, menait une vie fort active et donnait un commencement de réalisation à ses anciens projets. Grâce à Jacme, il put fonder à Miramar un monastère destiné à former des missionnaires pour les pays de langue arabe (6). Et, dès que l'œuvre eut commencé de donner des résultats, il se rendit à Rome “demander la licence et la bénédiction afin de passer dans les terres des infidèles, y prêcher et convertir ces gens et même y recevoir le martyre pour l'amour de Dieu.”

Le pape Nicolas III l'ayant autorisé à faire partir cinq missionnaires, Raymond entreprit un immense voyage en vue de stimuler l'énergie des princes chrétiens avant de prêcher chez les infidèles. De l'Allemagne, où il visita le pieux Rodolphe de Habsbourg, il gagna la Grèce, puis l'Arabie et enfin la Tartarie.

“Raymond parcourut tous les pays soumis à ces Mongols qui, soixante-dix ans auparavant, étaient encore cantonnés dans les montagnes et avaient conquis un empire deux fois plus grand que les royaumes chrétiens et sarrasins réunis, et il comprit de plus en plus qu'ils pouvaient devenir pour la chrétienté le plus épouvantable des périls ou un auxiliaire qui assurerait la définitive victoire. Les princes d'Europe l'ignoraient ; mais les Sarrasins avaient vu, dès les premières conquêtes des Tartares, combien il serait facile de soumettre les peuplades à la loi religieuse de Mahomet. Les Khans, en effet, étaient très tolérants ; “la violence ne peut commander la foi”, disait l'un d'eux, Mango, au roi arménien Hayton II ; ils laissaient leurs sujets libres d'adorer Dieu selon le culte qui convenait à chacun, et les missionnaires étrangers pouvaient prêcher et enseigner leur religion par-

(6) Fondation approuvée et confirmée par le Pape Jean XXI [bulle du 16 novembre 1276.]

tout, sans être inquiétés (7).”

Bien avant ce voyage, d'ailleurs, Raymond demandait ardemment que les papes et les princes d'Europe s'occupassent d'amener les Tartares à l'Eglise. Comme la conquête de la Terre Sainte eût été facile avec leur aide ! Il fit bien quelques conversions, mais quels résultats appréciables pouvait-il obtenir au milieu de ces hordes que travaillaient les prêtres sarrasins ?

Des frontières de l'Inde, l'intrépide missionnaire partit pour la Palestine et, après avoir arrosé de ses larmes le sol de Jérusalem, il traversa l'Egypte et parvint jusqu'en Ethiopie (8). “Seigneur, avait-il écrit naguère, en son *Livre de Contemplation*, qu'il vous plaise, lorsque mon être passera de ce monde dans l'autre, qu'il y passe par voie du martyre”. Mais son heure n'était pas venue. Ni les dangers, ni les épreuves ne lui furent épargnés à travers déserts et bourgades ; néanmoins, il réussit à gagner, à peu près sauf, la côte septentrionale de l'Afrique.

Là, dans toutes les villes qu'il rencontra sur son passage, il prêcha l'Evangile, malgré menaces, injures, sévices de toute sorte. Plusieurs fois, on le maltraita, rien ne put l'arrêter. Bien plus, rien n'altéra l'ardeur de son amour. En de multiples endroits, la courtoisie de ses attaques rendit ses adversaires admiratifs. A Bône, où il était parvenu, ils durent s'incliner devant la force de sa dialectique, cinquante philosophes avec lesquels il avait accepté de lutter n'ayant pas réussi à le vaincre. Il en résulta de telles conversions que le souverain, saisi de crainte, lui ordonna, sous peine de mort, de quitter ses états. Toutefois, espérant le confondre, il le mit aux prises, avant son départ, avec les plus savants docteurs sarrasins. Ceux-ci furent battus, comme leurs confrères de Bône, dans ce nouveau tournoi, et le docteur illuminé s'en alla évangéliser les Marocains.

Bientôt après, il s'embarquait pour l'Angleterre et, toujours infatigable, composait pour son fils, pendant la traversée, le *Livre de la première et de la deuxième intention* (9), et commençait divers ouvrages, dont l'exquis roman de Blanquerna. Raymond pensait intéresser le roi d'Angleterre à ses projets de croisade ; déçu dans son espoir, il revint dans la péninsule, et, par le Portugal, gagna l'Andalousie où il reprit ses prédications dans les centres infidèles.

En 1282, au début de l'été, il retrouvait à Perpignan Jacme devenu roi. Mais sa mission empêchait notre saint de résider longtemps aux mêmes endroits. Trois ans plus tard, le revola dans Rome ; il y fonda un collège analogue à celui de Miramar, il y écrivit le poème des *Cent noms de Dieu* et le *Livre du Tartare et du Chrétien*. En 1286, il est à Paris et combat avec succès, en pleine Sorbonne, les Averroïstes et les partisans de l'âme uni-

(7) Ouvr. cit., p. 92.

(8) On trouve dans *Blanquerna* maints détails sur ces différents voyages.

(9) Il avait déjà écrit pour ce fils certaine *Doctrina puérile* qui n'est rien moins que l'incunable des catéchismes.

verselle (10). Sa renommée dépasse vite les frontières du monde des docteurs et des escoliers. Appelé à la cour de Philippe le Bel, il décide ce monarque à instituer un collège pour l'étude de l'arabe et de l'hébreu. Et malgré sa vie active, il trouve encore le temps d'écrire le *Livre de Félix ou les Merveilles du monde*, récits allégoriques, l'*Art inventif* et l'*Art amatif*, abrégé de logique.

A l'élection de Nicolas IV (22 février 1288), il court à Rome et expose ses projets au nouveau pape. Il ne demande plus seulement la fondation de collèges, l'envoi de missions au loin et la conquête de la Palestine, il propose de fondre en un seul les divers ordres militaires alors en dégénérescence. "Autour de la puissance et de la fortune des Templiers, Lulle voyait grandir les soupçons, les craintes et les colères ; il devait pressentir des tragédies prochaines. Il songeait que des forces se perdaient, qu'il était temps encore de les sauver en réformant l'esprit et les mœurs de ceux en qui elles étaient endormies. L'union de tous les ordres guerriers de Jésus était la réforme qui aurait groupé toutes les forces et les aurait dirigées vers le même but. Mais il ne put jamais l'obtenir (11)."

En 1292, Raymond se trouvait à Gènes et s'appretait à faire voile vers l'Afrique, quand soudain une étrange peur des souffrances à venir le retint au rivage. Il venait de succomber à une tentation. Mais cette défaillance fut de courte durée et il se serait embarqué le lendemain sans un violent accès de fièvre. Aussitôt rétabli, le docteur illuminé passe à Tunis et reprend ses discussions avec les savants sarrasins. Il en convertit quelques-uns, ébranle la foi de quelques autres, et sa prestigieuse éloquence impressionne vivement la foule. On s'empresse de le jeter en prison et, cette fois, on le condamne à mort, mais, sur l'instance de ses doctes antagonistes, on se contente de le bannir. A Naples, où il débarque, il emploie ses loisirs forcés à composer le *Livre des cinq sages*. Viennent ensuite l'*Arbre de la science*, le *Livre des Proverbes* et

l'admirable poème de la *Désolation*, où il exhale sa peine devant l'indifférence des papes et des princes pour ses projets d'alliance avec les Tartares.

A Paris, où nous le retrouvons vers la fin du siècle, il reprend ses leçons sans cesser de produire des écrits. Et ce vieillard prodigieux n'en néglige point pour cela la vie contemplative. A peine dispose-t-il de quelques instants de liberté qu'il va les passer en oraison dans la solitude des champs ou des bois. "Raymond croyait toujours que l'homme doit exalter vers Dieu son entendement aussi bien que sa volonté, mais il comprenait que la foi est une source plus féconde que la science parfois stérile, et que le plus humble des frères de saint François d'Assise avait plus d'empire sur les âmes que les plus illustres docteurs de l'université. Alors, n'ayant pu faire par le mode de science tout le bien désiré, il résolut d'essayer de faire grand bien par le mode de l'amour (12)". Œuvré dans ce but, l'*Arbre de la philosophie d'amour*, est d'un art enchanteur. "Raymond Lulle, tel qu'il apparaît en ce livre, et dans les cantiques de l'Ami et de l'Aimé, est la fleur suprême de la littérature catalane-provençale ; c'est toute la poésie des troubadours qui s'agenouille devant l'autel et s'exhale en parfaite harmonie, avec le parfum de l'encens, vers le trône de Jésus et vers sa Mère Immaculée (13)".

Enfin, après divers voyages à Chypre, en Arménie, à Rhodes, à Malte, en Italie, notre saint s'arrête à Avignon, le temps d'y tracer son *Traité sur l'Immaculée Conception*, à laquelle il croyait avec ferveur comme tous ses frères en Saint-François (il était du tiers-ordre). C'est, d'ailleurs, pour assister à la discussion qui devait avoir lieu au sujet de cette doctrine entre les Frères Mineurs et Prêcheurs qu'il regagna Paris dans les premières années du XIVe siècle.

En 1306, il prêche sur les places de Bougie et la populace le maltraite odieusement. Emprisonné comme toujours, il continue, sous les verroux, son œuvre apologétique en argumentant avec le savant Hamar, dont il ruine les objections. Les autorités rendent notre docteur à la liberté, mais, comme précédemment, l'embarquent pour l'Italie.

Après de nouvelles pérégrinations en terre chrétienne, l'indomptable apôtre revient sur le littoral africain, l'an 1314. Afin de n'être point reconnu, il s'habille en arabe, mais son éloquence rayonnante l'a bientôt trahi et, à Bougie, l'on s'empare de sa personne. Nouvelle condamnation à mort. Et, cette fois, le supplice suit la sentence. Le bourreau commence son martyre en lui portant deux coups d'alfange, la populace l'achève en le lapidant. Au soir, deux marchands génois (14) qui cherchaient le corps du saint pour le ramener avec eux virent soudain, dans un carrefour, une sur-naturelle colonne de lumière qui mon-

trait vers le ciel étoilé. Elle émanait de Raymond qui, respirant encore, disait son amour à l'Aimé.

Ce fut seulement quelques jours après, le 29 juin 1315, que l'âme du bienheureux commença son ascension vers la patrie céleste. Le vaisseau où gisait son corps arrivait alors en vue des côtes de Majorque et un vent, contre lequel les marins ne purent lutter, le fit entrer dans le port de Palma.

Tel est l'élu qu'une absurde légende, entretenue par les ennemis de l'Eglise, a fait regarder jusqu'à ce jour, en maints pays, comme un réveur adonné à l'alchimie. Remercions tout particulièrement M. Marius André d'avoir rétabli, et d'une manière péremptoire, la vérité sur ce point. D'autre part, rien n'autorise à conjecturer que le saint docteur ait cru à quelque moment de sa vie aux pratiques alchimistes ; et, d'autre part, on relève dans ses écrits authentiques, notamment dans son *Ars magna* que nos occultistes citent si volontiers, divers passages où il s'élève contre les prétentions des chercheurs de pierre philosophale.

Plusieurs traités hermétiques furent il est vrai, publiés sous le nom de Lulle, mais leur contenu proclamait surabondamment qu'ils n'étaient point de notre Raymond. Les peu scrupuleux personnages qui se permirent d'usurper son nom n'étaient point des plagiaires, ils essayaient seulement, par ce stratagème, de soustraire leurs pages hétérodoxes aux recherches des tribunaux ecclésiastiques. Qu'un Eliphaz Lévi se soit ingénié à tirer parti pour sa doctrine de la légende établie, cela ne saurait surprendre ; on s'étonne, par contre, que des historiens aient accepté de tels dires sans contrôle et l'on ne peut retenir un jugement sévère à leur sujet.

Poète exquis, mystique ardent, zélé d'âmes, Raymond Lulle apparaît dans l'histoire des Saints comme un frère de l'Assisiote (15), un frère intellectuel. Mais les torrents d'amour qui remplissaient son cœur débordèrent jusque dans sa philosophie. Et quelles flammes dans ses œuvres spirituelles ! N'est-ce pas un chant digne du Père Séraphique que celui-ci ? "O amants, si vous voulez du feu, venez à mon cœur et allumez-y vos lampes ; et si vous voulez de l'eau, venez à la fontaine de mes yeux d'où coulent mes larmes ; et si vous voulez des pensées d'amour, venez les prendre dans mes méditations ! (16)".

M. Marius André a su montrer la psychologie du docteur illuminé à travers les événements de sa vie, et il l'a fait avec art, répétons-le, un art, dont l'hagiographie offre peu d'exemples. Grâce à ses investigations patientes et à son labeur consciencieux, la belle physionomie de Raymond se dessine maintenant en pleine lumière.

(15) Autre ressemblance avec l'inspirateur des *Fioretti*. Raymond avait une dilection particulière pour la nature et les animaux. Dans le verger allégorique où tout lui parle du Maître adorable, "chantez, dit-il aux oiseaux, si nous ne nous comprenons pas par le langage, comprenons-nous par l'amour, car votre chant évoque mon Aimé à mes yeux". *L'Ami et l'Aimé*, 26.

(16) *L'Ami et l'Aimé*, 174.

Et voyant l'homme, nous n'en comprenons, nous n'en aimons que mieux le saint.

ALPHONSE GERMAIN.

Déclarations d'un aide-camp de Steijn

Le 10 décembre, lisons-nous dans les journaux français, a débarqué à Marseille M. William Meyerbach Caserta, qui occupe un poste de confiance auprès de M. Steijn, président de l'Orange. Il vient en Europe avec une mission nettement définie. Il est accompagné du baton de Raynach, officier dans l'armée d'Orange.

Voici, d'après une dépêche de Marseille, les importantes déclarations qu'il a faites à un journaliste qui l'interrogeait :

—Je viens en Europe avec une mission diplomatique de mon président qui m'envoie auprès du président du Transvaal. Je vais suivre les négociations en cours et représenter spécialement l'Etat d'Orange avec les instructions précises que m'a données M. Steijn.

Il m'est impossible de faire actuellement les révélations importantes que je ferai peut-être après avoir vu M. Krüger.

L'Europe ignore absolument la situation militaire et économique dans le Sud de l'Afrique. Jamais notre organisation militaire n'a été aussi complète, aussi parfaite, jamais nous ne fûmes aussi loin de céder.

Instruits par les leçons de la guerre, Botha dans le Transvaal, et De Wet dans l'Orange, ont organisé leurs troupes avec une discipline de fer. La désertion est punie de mort comme dans les armées européennes. Nos hommes ont admirablement compris les nécessités de la situation et ont modifié totalement leur tactique qui est aujourd'hui toute moderne.

D'ailleurs, l'organisation est aussi complète en ce qui concerne les pouvoirs civils. Ainsi, en ce qui concerne l'Orange, je viens de quitter le président Steijn qui a transféré à Fouriesburg le siège du gouvernement avec le conseil exécutif qui l'assiste. Les services fonctionnent comme d'habitude, et l'action morale de notre administration s'étend de plus en plus dans les possessions anglaises du Cap parmi l'élément afrikander. Soyez persuadé que les dépêches anglaises dénaturent absolument les faits et présentent fausement la situation, qui est très critique pour la Grande-Bretagne.

Les atrocités commises par les soldats anglais, les violences exercées sur les femmes ont exaspéré le sentiment public.

Interrogé sur les conditions de paix qui pourraient être acceptées :

J'arrive, répond M. Meyerbach, avec des instructions très nettes du président Steijn. Nous sommes résolus à n'accepter la paix qu'avec l'indépendance, l'autonomie des deux Républiques. Nous exigeons qu'on ne se contente pas d'inscrire des conditions sur des traités susceptibles d'être violés.

Nous voulons conserver l'organisation d'une armée permettant d'imposer les observations des conditions acceptées. Si on nous les refuse nous lutterons jusqu'à la mort.

(10) Il n'est pas sans intérêt de donner une de ses argumentations ; celle qui suit se trouve dans le *Liber mirandarum demonstrationum* [cit. par M. Marius André, p. 119 et 120]. "La supposition que l'âme, après la mort, retourne à une autre âme, qui serait universelle pour toutes les âmes comme la matière première l'est pour les matières particulières, est fautive. Car, supposé que l'âme universelle existât réellement, aucune de ses parties ne voudrait y retourner. En effet, toute âme serait plus parfaite en soi-même que dans l'âme universelle, comme toute matière particulière est plus noble dans le composé que dans la matière première. La matière, ne pouvant en soi-même donner le complément et la force d'être que le particulier avait dans le composé, tombe dans la privation ; aussi incontinent, le particulier quand, par corruption, il a été dissous dans quelque composé, se recompose en un autre. Par conséquent, si l'âme universelle ne pouvait donner le complément à l'âme particulière, et si l'âme particulière aimait mieux être dans l'âme universelle que dans soi-même, elle aimerait à être dans la privation, et le corps serait de plus noble condition que l'âme. Or cela est impossible, et cette impossibilité démontre que l'âme universelle n'existe pas réellement."

(11) Ouvr. cit., p. 129.

(12) Ouvr. cit., p. 159.

(13) Id., p. 166.

(14) L'un de ces marchands était Etienne Colomb, de la famille où allait naître le grand Christophe. Et, coïncidence curieuse, que la légende s'est bien gardé de laisser dans l'ombre, le Docteur illuminé croyait à l'existence d'une terre opposée à notre continent,

Zollverein des pays latins

On dirait que l'Espagne, stimulée par sa récente défaite dans la guerre hispano-américaine, veut prendre sa revanche. Dépouillée de presque toutes ses possessions coloniales, elle semble vouloir se rapprocher des peuples espagnols indépendants de l'Amérique.

Il s'est tenu dernièrement, à Madrid, sur invitation du gouvernement espagnol, un congrès composé de délégués de tous les pays parlant l'espagnol ou le portugais, pour étudier les mesures à prendre en vue de former entre ces pays une alliance commerciale, industrielle, économique, postale, etc.

On dit que le congrès a été couronné de succès ; du moins d'un succès théorique. L'harmonie la plus complète semble y avoir régné, ce qui n'a pas nui à l'enthousiasme, lequel a été marqué. Le congrès a émis une série de vœux qui produiront des résultats importants, si, toutefois, on passe de la théorie à la pratique.

Voici quelques-uns des sujets sur lesquels les congressistes se sont entendus.

La création d'un tribunal d'arbitrage pour régler les différends qui pourraient surgir entre les pays compris dans l'alliance ; l'unification des lois civiles, pénales et administratives de l'Espagne, du Portugal et de l'Amérique latine ; un système d'immigration en vue de diriger les classes ouvrières vers les pays de l'Amérique latine ; l'unification du système postal et télégraphique, et des droits d'auteur, dans tous les pays de langue espagnole et portugaise ; dispositions légales en vue de développer les relations commerciales, industrielles et maritimes entre ces divers pays ; création dans tous les principaux centres de musées de commerce et d'une banque internationale, avec des succursales dans tous les pays de l'union.

Une telle alliance, si elle se réalise, aura tous les avantages d'un empire, sans en avoir les inconvénients. Les nations qui entreraient dans l'alliance projetée occupent un vaste territoire très riche en ressources naturelles et ont une population de cinquante millions. Et dans l'Amérique latine, il y a encore de la place pour des millions et même des centaines de millions. La République argentine seule, dit-on, pourrait contenir une population égale à celle de l'Europe centrale et occidentale.

Ce zollverein des pays latins serait un contrepoids fort désirable à la prépondérance anglo-saxonne ; et c'est incontestablement dans le but de se soustraire à l'influence des pays de langue anglaise, particulièrement des Etats-Unis, que les nations dites latines font des efforts pour s'entendre, se rapprocher, s'unir. Il faut espérer, dans l'intérêt de l'humanité, que le projet réussira. Car on peut voir, par ce qui se passe en Afrique et aux Philippines, ce que deviendrait la civilisation si l'anglo-saxonnisme venait à dominer partout.

AU TRANSVAAL

(De la *Vérité française*, 19 décembre)

Quand le président Krüger, à peine débarqué à Marseille, dénonça à l'Europe les "barbaries" de la guerre sud-africaine, il y eut dans la presse anglaise de belles indignations. Le président Krüger fut traité d'homme aigri par l'insuccès, on lui reprocha d'être un calomniateur et on lui opposa les mirifiques ordres du jour de Lord Roberts, proclamant la générosité et la clémence de tous les soldats qui avaient l'honneur de porter l'uniforme de la reine.

Le lecteur sait ce qu'il faut penser des plaidoyers de Lord Roberts. Et si déjà de son temps la guerre manquait de générosité, on devine ce qu'elle est aujourd'hui sous la direction de Kitchener pour lequel des journaux anglais ont demandé et "obtenu" carte blanche, non sans rappeler que par la rigueur scientifique de ses méthodes et la dureté connue de son caractère, il était le seul général anglais capable d'amener par la terreur la population du Transvaal et de l'Orange à une complète soumission.

Lord Kitchener commence par déclarer qu'il se débarrasserait des journalistes et ferait ainsi dans les nouvelles colonies anglaises un grand silence au milieu duquel il poursuivrait sans relâche l'œuvre de la pacification. *Ubi solitudinem faciunt pacem appellant* disait Tacite, et Lord Kitchener connaît ses classiques. Mais le silence est chose difficile à obtenir en ce siècle de la vapeur et de l'électricité. Entre le généralissime de Bloemfontein et le *War Office* de Londres, il y a bien des lignes de télégraphes et bien des lignes de paquebots par lesquelles peuvent passer des parcelles de vérité.

Pas plus tard qu'hier, les journaux de Londres, qui ont besoin après tout de renseigner leur public, soit pour les besoins de leur commerce, soit pour la nécessité de faire la guerre au cabinet, publiaient un "avis" affiché par l'autorité anglaise dans l'Etat d'Orange et ainsi conçu :

Avis. — La ville de Ventersburg a été dépouillée de ses provisions et brûlée en partie, les fermes du voisinage ont été détruites à cause des attaques fréquentes faites dans les environs contre le chemin de fer ; les femmes et les enfants boers abandonnés devront demander des aliments aux commandants boers qui les nourriront, s'ils ne veulent pas les laisser mourir de faim. Aucun approvisionnement ne sera envoyé du chemin de fer à la ville.

BRUCH HAMILTON,
Major général

Un journal londonien, le *Star*, en publiant cet ordre du jour du général Hamilton se contente de le faire suivre de la réflexion suivante :

"Ceci n'est pas une proclamation turque : c'est une proclamation anglaise."

Le *Star* ajoute que les troupes coloniales du général Brabant, dont de Wet capturait l'autre jour un détachement, se conduisent de telle sorte qu'elles sont la terreur des amis comme des ennemis.

Le président Krüger n'a rien dit de plus fort. Et ce sont des journaux

anglais qui se chargent de prouver la vérité de l'accusation vigoureuse et indignée dont il a flétri l'Angleterre à la barre de l'Europe chrétienne.

L. N. G.

ENTRE NOUS

Sous un gros bonnet.

Au moment où paraissait, aux Etats-Unis, le grand ouvrage de M. l'abbé De Roo sur la première période de l'histoire américaine, M. Alphonse Leclaire publiait ici un travail original auquel il a voulu donner l'autorité de sa signature complète. Au sommaire de la *REVUE CANADIENNE*, livraison de novembre, on lit : "Page 372. — *La découverte de l'Amérique*, par Alphonse Leclaire."

Ce titre est plein de promesses, et placé dans une table des matières à la fin d'un volume, ou dans la colonne littéraire des gazettes qui reproduisent les sommaires des revues, il ne saurait manquer d'attirer l'attention du lecteur curieux d'histoire américaine. Cependant, si le chercheur veut aller plus loin que le titre de l'article, il tombera dans le vide : il constatera que les écritures de M. Leclaire sur la découverte de l'Amérique se bornent à 17 lignes, bien comptées, et que, dans cette œuvre de courte haleine, le directeur de la *Revue Canadienne* ne peut pas même dire si les Etats-Unis font partie de l'Amérique.

Afin de ne pas être accusé d'exagération, je vais citer le petit chef-d'œuvre en entier.

REVUE CANADIENNE p. 372. *La découverte de l'Amérique.*

La *Presse* du 6 octobre dernier publiait sous ce titre un article qui a, peut-être étonné plus d'un lecteur canadien. Le point en dispute est encore de savoir quand et par qui l'Amérique a été découverte !

Voilà déjà un certain nombre d'années que l'opinion publique a été saisie de cette question, et plusieurs écrivains, tant de l'Amérique que des Etats-Unis, s'en sont occupés. Ici, au pays, un de nos compatriotes, M. Alphonse Gagnon, en a fait le sujet d'une étude toute particulière. Voici, en effet ce que nous lisons dans un de ses derniers ouvrages intitulé : *Etudes archéologiques et Variétés*, publié en 1894, au chapitre *Christophe Colomb*. — *Une question d'histoire*, p. 129 : —

Ici M. Leclaire cite de M. Alphonse Gagnon trois pages dont voici le résumé : — La solution de cette question : Qui a découvert l'Amérique ? dépend du sens que l'on donne au mot "découvreur". Si, pour découvrir l'Amérique, il suffisait de faire ce qu'ont fait les Scandinaves, ce sont les Scandinaves qui ont découvert l'Amérique ; mais s'il fallait faire ce qu'a fait Christophe Colomb, alors c'est Christophe Colomb qui a découvert l'Amérique. Et, ajoute candidement M. Alphonse Gagnon : "Si l'Europe a si largement bénéficié de la découverte de l'immortel Colomb, ah ! ne l'oublions pas, c'est à lui que nous sommes redevables de ces bienfaits."

Ainsi éclairé, M. Leclaire continue son article en disant :

Voilà qui jette beaucoup de lumière sur

cette question historique, si elle * ne la règle pas.

Outre des conférences sur le même sujet, M. Gagnon a encore publié ces dernières années, dans la *Revue Canadienne*, des articles importants sur les rapports qui ont existé autrefois entre l'Amérique et l'ancien continent. — ALPHONSE LECLAIRE.

Et c'est tout.

La découverte de l'Amérique, par Alphonse Leclaire, restera certainement comme une des plus originales contributions à la littérature américaniste.

J. F. D.

* A quoi se rapporte le pronom *elle* ? — J. F. D.

Le discours du chancelier

(De la *Croix*, 11 décembre)

M. William Casserte, représentant du président Steijn, disait hier en débarquant à Marseille :

"Chargé d'une mission diplomatique auprès du président du Transvaal, j'affirme que si nous n'obtenons pas l'indépendance et l'autonomie des deux Républiques, très aguerris, bien fournis d'armes et de munitions, assez forts pour lutter pendant deux ans, nous sommes résolus à combattre jusqu'à la mort."

A la même heure, M. de Bülow, chancelier de l'Empire allemand, disait au Reichstag :

LE MAINTIEN DES PROPRES DROITS RÉSIDE DANS LA FORCE QU'ON POSSEDE.

Les deux Républiques Sud-Africaines ne s'en rendent que trop compte, puisqu'elles maintiennent leurs propres droits au delà même des forces qu'elles possèdent.

Mais il est absolument pitoyable que le XXe siècle s'ouvre par l'apologie de la doctrine des barbares, par le triomphe de la loi du plus fort.

Les petits Etats sont à la merci du bon plaisir des grands : tant pis pour eux, s'ils ne peuvent lever des armées de plusieurs centaines de mille hommes, couvrir les mers de leurs vaisseaux, équiper leurs armées et appareiller leurs flottes à l'aide de leurs millions. Leurs droits sont lettre morte, dès lors qu'ils ne possèdent pas les forces nécessaires à leur défense.

Naguère, dans un temps plus civilisé, il existait un équilibre européen, qui rendait tous les Etats solidaires : si les petits étaient l'objet d'une agression injuste, leur faiblesse pour se défendre était suppléée par la force des grands.

Il n'en est plus ainsi, et M. de Bülow en donne la raison, lorsqu'il dit en termes qui ne manquent pas de pittoresque dans leur scepticisme :

"Nous ne pouvons pas mettre le doigt entre la porte et la charnière."

La thèse n'est pas nouvelle.

Nous l'avions déjà entendue sous une forme populaire qui, elle, n'était pas exempte d'ironie :

Si on vous demande nuitamment la bourse ou la vie, gardez-vous de crier : "A l'assassin !" personne ne sortirait. Criez : "au feu !" tout le monde sortira !

Les Républiques Sud-Africaines, à qui l'Angleterre prend la bourse et la

vie, ont le tort, paraît-il, de crier : " A l'assassin ! " L'Allemagne ne sort pas. Si elles criaient : " Au feu ! l'envahissement va gagner vos possessions ! " l'Allemagne sortirait. M. de Bülow l'a encore dit sans le moindre vergogne :

" Notre politique ne peut être réglée par les sentiments ; elle doit se conformer aux intérêts du pays, dûment pesés. "

Comme si l'observation des règles de justice entre les nations n'étaient pas de l'intérêt de tous les pays !

Il résulte de l'ensemble des déclarations du chancelier qu'il craint qu'une offre d'arbitrage, si elle vient à être mal prise, entraîne la guerre.

La crainte est bien imaginaire en présence de l'article 3 de la Convention internationale de la Haye, qui semble véritablement rédigée en vue du conflit présent :

Le droit d'offrir les bons offices ou la médiation appartient aux puissances étrangères au conflit, même pendant le cours des hostilités. L'exercice de ce droit ne peut jamais être considéré par l'une ou l'autre des parties en litige comme un acte peu amical.

En terminant son discours, le chancelier a fait l'éloge de la diplomatie française : Au quai d'Orsay, " on a répondu que la France ne prendrait aucune initiative, mais qu'elle ne s'opposerait à aucune initiative qui pourrait être prise ailleurs et à laquelle la France était toute prête à s'associer. "

Puisque M. de Bülow estime que c'est si bien parler, que n'a-t-il tenu le même langage ? Le peuple allemand, très sympathique, quoi qu'on fasse, à la cause Boer, ne lui en demandait pas d'avantage.

Et si tous les gouvernements visités par le président avaient fait la même déclaration, ils auraient reconnu la nécessité de s'entendre pour mettre en commun et sans nul péril " le doigt entre la porte et la charnière ", ou, pour parler sans image, entre l'envahisseur et l'envahi.

C'est vers ce résultat, tout à son honneur, que s'acheminait l'Europe. L'Allemagne a arrêté sa marche, et l'honneur de l'Europe en est atteint.

J. B.

L'INONDATION A ROME

(Correspondance romaine de la Croix, 10 décembre)

Le gouvernement italien vient d'avoir une de ces leçons de la Providence dont il se souviendra longtemps. — Il avait endigué le Tibre dans des murs de granit tombant à pic dans le fleuve et l'enserrant comme dans une prison. L'inondation que vient de subir Rome avait montré l'utilité de ces digues qui avaient coûté 75 millions et devaient, à leur achèvement, en coûter plus de cent. Elles avaient résisté à la crue du Tibre, et celui-ci n'avait pu inonder les quartiers bas de la ville qu'en passant par les égouts. Cette crue de 0 m. 30 plus considérable que celle de 1870, n'avait point eu les mêmes conséquences. Alors le Tibre

montait à plus de 2 mètres dans le Corso, et cette grande artère aristocratique était devenue comme une branche du fleuve, qui, ayant dépassé les berges de Piazza del Popolo, était entré en mugissant dans la ville et avait fait son lit dans le Corso et les rues adjacentes.

L'inondation, cette fois, n'était venue que par les égouts, mais si elle était moins effrayante, elle n'était pas inodore. En effet, ces égouts, chargés de convoyer dans le Tibre toutes les saletés d'une grande ville, les ramenaient à l'intérieur, et elles s'étaient en taches noirâtres et nauséabondes partout où l'eau venait couvrir le pavé. On avait remarqué que, jadis, toutes les inondations de Rome étaient suivies d'une peste ; je ne dirai pas qu'il en soit de même aujourd'hui, et, certes, il n'y en a guère besoin, car la fièvre typhoïde fait à Rome de sérieux ravages depuis trois mois ; mais, en tout cas, on pourrait craindre une recrudescence des maladies infectieuses.

Malgré ces inconvénients, les Italiens étaient fiers. Leurs journaux triomphaient, le génie civil avait définitivement vaincu le vieux Tibre qui rongait, impuissant, les murs cyclopéens dans lesquels la science moderne avait réussi à l'emprisonner. Le 2 décembre, le ministre des Travaux publics se faisait l'écho au Sénat de cette joie qui était presque un triomphe pour le ministère, et, répondant au sénateur Vittelleschi, disait que la preuve que l'inondation venait de fournir, devait rendre certains de la complète réussite de la grande œuvre accomplie.

Une inscription avait été préparée dès 1891 qui disait que ce que n'avait pu l'empire romain et l'Eglise, l'argent du peuple italien, sous les auspices de la Maison de Savoie, l'avait réalisé l'an.....

On avait laissé la date en blanc.

Cette inscription, qui devait être inscrite en plaques de marbre sur ces murs de granit, était une insulte aux Souverains Pontifes ; c'est probablement ce qui en faisait le succès. Elle affirmait la puissance de l'argent italien, mais se taisait prudemment sur la quantité d'or étranger qui avait permis à l'Italie cette entreprise ; elle faisait allusion à l'audace de ses ingénieurs, c'était juste, mais audace confine à témérité, et celle-ci n'est pas toujours cousine germaine de la prudence et de la science. Le Tibre a voulu se venger.

Le 3 décembre au soir, jour précis où les feuilles publiques venaient de faire l'éloge de cette construction cyclopéenne, le *Lungo Tevere Anguil-lara*, situé dans la partie droite du Tibre entre le pont Garibaldi et le pont Caius Cestius, donnait des signes évidents de lassitude. Le terrain s'effondrait, entraînant les becs de gaz et les arbres de la promenade. Les maisons qui le côtoyaient se crevassaient, et les habitants en délogeaient en hâte. Le lendemain 4 décembre, avant 10 heures du matin, une partie de ces murailles descendait brusquement dans le Tibre. Restait un tronçon de 100 mètres de longueur que l'on croyait pouvoir sauver. A 10 heures du matin, il s'inclinait majestueuse-

ment à son tour comme un travailleur fatigué de la journée, et s'effondrait dans les eaux limoneuses du Tibre, faisant jaillir une lame de fond qui arrosait les nombreux spectateurs massés sur l'île Saint-Barthélemy.

En même temps, d'autres parties des quais situés du même côté en amont et en aval montraient des lésions plus ou moins profondes, la promenade s'effondrait et on ne sait où s'arrêteront les dégâts. Pour l'heure présente, on les calcule à 4 millions, mais il est à croire que les réparations coûteront bien davantage.

Je ne veux pas entrer dans les causes de ce désastre. Il avait été prédit, et le *Cosmos* lui-même, il y a dix ans, avait indiqué les motifs qui faisaient craindre ce que l'on déplore aujourd'hui. Les ingénieurs italiens n'ont pas voulu suivre les conseils de l'expérience, tenir compte des travaux par lesquels les anciens Romains avaient endigué le fleuve. Servant un pays nouveau, fondé sur l'apostasie du passé, ils ont voulu créer de nouvelles méthodes, pensant que le cri de : " Vive Garibaldi ! Vive Rome intangible ! " suffisait à tout. Ils ont fait prisonnier un pontife qui ne voulait ni ne pouvait se défendre, et ils ont chanté cette victoire à tous les points de l'horizon. Ils ont voulu enchaîner le Tibre, lui ont construit une prison de granit qui devait durer des siècles et donner aux générations futures une haute idée de l'Italie unifiée. Ces murs ont duré juste quinze ans !

DON GIUSEPPE.

ÇA ET LA

Léon XIII et la France

Dans une lettre de Mgr l'évêque de Coutances à ses diocésains, à son retour de Rome, le prélat donne ces détails de ses entretiens avec le Saint-Père :

Léon XIII, s'animant, reprit avec force : " J'ai compté beaucoup sur la France... " et après une pause : " Je compte encore sur elle. Je l'aime toujours d'un profond amour, malgré ses fautes. Mais hélas ! en France on ne pratique plus ! L'indifférence gagne de jour en jour les masses. Les hommes ont déserté le confessionnal et la Table sainte. Les femmes elles-mêmes, je le sais, suivent trop facilement ce funeste exemple. J'en suis bien attristé. Aussi, bien que dans votre diocèse le mal de l'indifférence soit moins accentué qu'ailleurs, cependant, mon cher Fils, employez votre zèle à le signaler, et incitez vos prêtres à le combattre sans relâche, car il n'y a pas de péril plus redoutable pour les âmes. "

—o—

Un ancien télégramme

A propos du refus de l'empereur Guillaume II de recevoir le président Krüger, il n'est pas sans intérêt de reproduire la célèbre dépêche que le Kaiser câbla à l'homme d'Etat africain, le 3 janvier 1896, au lendemain du raid Jameson :

Président Krüger, Prétoria.

Je vous félicite sincèrement, parce

que, avec votre peuple, sans recourir à l'aide des puissances amies, et en n'employant que vos propres forces contre les bandes armées qui avaient fait irruption sur votre territoire en perturbateurs de la paix, vous avez réussi à rétablir la situation pacifique et à protéger votre pays contre les attaques provenant du dehors.

GUILLAUME II.

Cette dépêche, amèrement commentée par la presse anglaise, faillit brouiller l'Angleterre avec l'Allemagne. Le monde entier comprit alors que si les Boers avaient jamais besoin d'appui, ils trouveraient un défenseur puissant en Guillaume II. Hélas !

—o—

Corbeaux voyageurs

On vient d'essayer, en Allemagne, de remplacer les pigeons voyageurs par des corbeaux voyageurs, mais l'essai a été un vrai triomphe pour les pigeons, lisons-nous dans un journal français.

Après plusieurs tentatives heureuses, on a remarqué ensuite avec stupéfaction que le service des messageries allait de mal en pis : les corbeaux-facteurs ne rentraient plus au logis.

Une surveillance exercée durant ces dernières semaines a permis de constater ce fait étrange : les bandes de corbeaux sauvages, apercevant les corbeaux dressés, se précipitaient vers eux. Et, soit par la persuasion, soit par la violence, ils les contraignaient à rester au milieu d'eux. On a vu des corbeaux messagers, qui se refusaient sans doute à abandonner leur mission, massacrés par leurs collègues indépendants !

—o—

Ceux que l'on proscrit

Du *Gaulois*, de Paris :

M. Doumer, gouverneur général du Tonkin, vient de demander au Supérieur général des Frères des Ecoles chrétiennes des maîtres pour ouvrir deux nouvelles écoles sur les frontières de la Chine, assurant à ceux-ci une indemnité de 16,000 francs comme frais de voyage et d'installation.

M. Doumer paraît donc avoir laissé en France son bagage anticlérical.

Ainsi firent tous les anticléricaux que les hasards de leur carrière ont mis à même d'apprécier directement les immenses services rendus au pays par nos religieux à l'étranger.

Il faut signaler ces " états d'âmes ", qui valent les meilleurs panégyriques.

Le Révérend Peter-Francis O'Donnell, curé de Sainte-Marie, à Montréal, décédé le 21 décembre courant, était membre de la société d'une messe, section provinciale.

J. C. L. ARSENAULT Ptre,
Secrétaire.

{ Archevêché de Québec,
27 décembre, 1900.

LE SIEGE DE L'ÉVÊCHÉ DE PÉKIN

Journal de Mgr Favier

(Suite.)

Vendredi 22 juin, Fête du Sacré Cœur. — Nous sommes complètement bloqués et ne pouvons plus avoir aucune communication avec l'extérieur.

Voici la liste des assiégés :

Mgr Favier, Mgr Jarlin coadjuteur, M. Ducoulombier, procureur général du vicariat, M. Giron, directeur des séminaires, M. Chavanne, professeur nouvellement arrivé, M. Gartner, étudiant, non encore dans les ordres, Frère Denis et le Frère Maës. Le visiteur des Maristes, le supérieur et quatre Frères de la même Société ; vingt-deux Sœurs de charité, dont huit indigènes ; trente marins français du *D'Entrecasteaux*, l'enseigne de vaisseau qui les commande, M. Paul Henry ; dix marins italiens, plus un adjudant et un enseigne, M. Olivieri ; cent onze élèves des grand et petit séminaires ; 900 hommes ou jeunes gens réfugiés, 1,800 femmes ou jeunes enfants, 450 jeunes filles des écoles ou des orphelinats, 51 bébés de la crèche : total approximatif, 3,420 unités dont 71 Européens.

A une livre par personne et par jour, nous avons des vivres pour plus d'un mois ; comme armement les 40 fusils de marins, 7 ou 8 fusils de tout genre entre les mains des Chinois, quelques mauvais sabres et 500 lances, ou plutôt 500 longs bâtons garnis de fer : c'est tout. Le périmètre à défendre est exactement de 1,360 mètres.

J'avais fixé par un mandement que la consécration du vicariat au Sacré Cœur se ferait aujourd'hui. A 6 h. $\frac{1}{2}$, le prêtre à genoux au pied de l'autel en lisait les premiers mots lorsqu'un coup de canon formidable vint briser un vitrail de l'église où tout le monde s'était réuni, et tuer une pauvre femme. Une panique bien excusable s'empara de toute l'assistance ; on se masse dans les chapelles et sacristies de l'ouest, car c'est par l'est que nous étions attaqués. Les coups de canon se succédant à chaque minute, on évacua l'église au plus vite ; 14 pièces Krupp tiraient sans interruption des bombes Schrapnell du dernier modèle. Plusieurs colonnettes en briques des fenêtres géminées volent en éclats ; la façade de notre cathédrale est très maltraitée : les clochetons sont en miettes, mais la croix de marbre reste toujours debout. Vers 3 h. $\frac{1}{2}$, l'attaque était tellement violente que nous croyions être arrivés à notre dernière heure. Vers 5 heures, un canon ordinaire chinois, braqué à 300 mètres de notre grande porte, nous envoie un boulet plein qui fait sauter un battant.

Surexcités par tant d'audace, le commandant Henry et Mgr Jarlin entraînent quatre marins qui, joints à trente chrétiens, se précipitent au dehors après une salve bien nourrie, et s'emparent du canon qu'ils ramènent chez nous, malgré une intense fusillade. Deux chrétiens trouvent la mort,

et deux sont blessés dans ce coup de main. Peu après, tous les canons se taisent, les Boxeurs poussent des hurlements et mettent le feu aux maisons de nos voisins du sud ; ils ne vont pas plus loin, car, ce jour-là, ils avaient laissé la place à leurs amis les soldats du prince Tuan. Dans cette seule journée, on nous avait envoyé 530 coups de canon ! Nous n'avions à déplorer la perte que de trois hommes et d'une femme. C'était peu pour tant de poudre brûlée.

Samedi 23 juin. — La nuit est relativement calme, mais l'attaque recommence à 9 heures, aussi violente que la veille. J'étais assis avec le commandant sur un petit banc, près de notre Grand'Porte, regardant voler en morceaux les marbres de la façade de notre belle église, lorsqu'un adroit tireur envoya une bombe au pied même de la croix, qui, brisée, tomba sur le parvis. J'avais été si heureux de sceller cette belle croix de marbre au sommet de l'édifice il y a treize ans seulement ! Enfin, si le bon Dieu nous sauve, elle reprendra sa place.

A 4 heures du soir, le bombardement cesse, nous n'avions reçu ce jour-là que 360 coups de canon, pas un seul homme n'avait été blessé, tout le monde avait prié avec ferveur se tenant prêt à mourir. Dieu et la Sainte Vierge nous protègent visiblement.

Dimanche 24 juin. — Les soldats réguliers, abrités derrière les murs des maisons brûlées, nous tirent dès le matin des milliers de coups de fusil Mauser, leurs fusils sont à chargeur et du dernier modèle ! Nous ne comptons jusqu'à midi qu'une trentaine de coups de canon qui font relativement peu de dégât, ne lançant que des boulets pleins. Vers 4 heures du soir, une batterie de quatre pièces vient s'installer dans le K'ou au nord de nos établissements ; les Tartares envoient sur l'église et dans les cours des obus meurtriers prenant à l'enfilade tous nos postes de l'Est. Deux chrétiens sont tués. Les Italiens ayant très peu de cartouches, le commandant Henry va leur donner un coup de main avec 10 marins français. Les salves, envoyées de 750 mètres, éteignent le feu des pièces : les Tartares perdent plus de 50 hommes et s'empressent d'enlever leurs canons. Le moral est relevé, l'état sanitaire est excellent, la protection divine est manifeste et nous espérons maintenant pouvoir résister aux attaques qui ne sauraient être plus sérieuses que celles de ces trois jours. Dieu veuille que nous ayons assez de vivres et que l'armée de secours ne se fasse pas trop attendre !

Lundi 25 juin. — La nuit comme la matinée ont été relativement calmes, mais il semble qu'une grande bataille se livre du côté des légations ; les canons d'hier se taisent derrière leurs retranchements. Nous subissons bien une grêle de projectiles envoyés par des fusils de rempart, seulement nous sommes habitués depuis trois jours à tant de tapage qu'on n'y fait presque plus attention. Les boxeurs mettent quelques mannequins sur le toit des maisons ; ce stratagème enfantin ne nous fait pas gaspiller des

munitions. Il reste 275 cartouches par homme ; on ne les emploiera qu'à bonne occasion.

Mardi 26 juin. — Les boxeurs mettent le feu à toutes les maisons qui nous avoisinent et travaillent derrière le mur impérial où ils placent des échelles et des échafaudages pour pouvoir nous canarder plus à l'aise. On nous fusille de tous côtés ; mais personne n'est atteint. Le soir, grand combat du côté des légations.

Mercredi 27 juin. — Dès 6 heures du matin, les boxeurs nous attaquent encore vers le sud : ils entrent dans notre rue avec un grand drapeau rouge, pensant peut-être que notre poste de la porte d'entrée a été anéanti par la fusillade des jours précédents. Comme la première fois, des feux de salve bien dirigés les mettent en déroute ; on se lance à leur poursuite et on va ramasser les armes qu'ils avaient jetés. Dans cette sortie de cent mètres à peine, le second maître est malheureusement blessé d'une balle à l'épaule. Du haut des maisons, des échelles et des échafaudages, pendant plus de six heures, l'ennemi couvre de projectiles nos cours et nos vérandahs : une jeune fille est tuée, une femme blessée à la tête. Vers 11 heures du soir, nous sommes surpris par une bande nombreuse de boxeurs lançant des bombes incendiaires et flèches enflammées contre notre Grand'Porte, qu'ils arrosent en même temps de pétrole au moyen de pompes à incendie volées par eux. Pendant ce temps les soldats réguliers font pleuvoir une grêle de balles avec leurs fusils Mauser : tout le monde tient bon : la Grand'Porte est sauvée et nous n'avons qu'un chrétien de blessé. Nos marins sont vraiment admirables : ils portent tous un scapulaire et un crucifix, et se sentent protégés par le bon Dieu.

Judi 28 juin. — Après une journée assez calme, nous sommes vigoureusement attaqués à 6 heures du soir et nous comptons jusqu'à 42 coups de fusil à la minute ; nuit terrible. Les boxeurs recommencent leur attaque contre la Grand'Porte. Nos gens, furieux, se décident, vers minuit, à faire une sortie : ils se précipitent sur les boxeurs qui nous arrosaient de pétrole à moins de 30 mètres ; ils en tuent dix, mettent les autres en fuite et rapportent deux pompes à pétrole, de la poudre, du plomb, voire même quelques caisses de vêtements. Malgré la fusillade effrénée des soldats réguliers, on parvint à incendier les maisons les plus dangereuses. Les pompes prises contenant encore 100 litres de pétrole chacune.

Vendredi 29 juin. — Fête de saint Pierre et saint Paul. — Nous offrons nos souhaits au brave commandant Paul Henry ; nous parlons d'Angers, son pays, et du bonheur que ses parents auront à le revoir. Il nous dit : " Vous verrez que nous sauverons le Pei-t'ang : peut-être quelques-uns de nous ne seront plus ; je serais heureux de mourir pour une si belle cause ; j'espère que le bon Dieu m'ouvrira le paradis. Si je dois disparaître,

je ne disparaîtrai que lorsque vous n'aurez plus besoin de moi... etc. "

Je le supplie, comme tous les jours, de ne point s'exposer ; j'ai peur pour lui ; il est si vaillant, si brave, si dévoué !

On dirait que les boxeurs veulent nous laisser cette journée de joie ; à part les balles qui font trou dans nos vitres ou s'aplatissent contre les murailles, comme de coutume, tout est calme et nous n'avons à subir aucune attaque sérieuse. A 10 heures du soir un orage effroyable éclate, et la foudre semble tomber sur le palais ; malgré cela, fusillade intense du côté des légations.

Samedi 30 juin. — La matinée est attristée par la mort du pauvre second maître Joannic ; nous le croyions sauvé quand la gangrène s'est mise dans ses blessures, et l'a emporté dans quelques heures ; nous n'avions, hélas ! ni médecin ni chirurgien. Il est mort en brave Breton, muni de tous les sacrements.

A onze heures et demie, nous sommes étonnés de nous voir encore bombardés ; une douzaine de bombes de très gros calibre éclatent en l'air sans faire de mal à personne. Au bout d'un quart d'heure cette canonnade, accompagnée d'une fusillade très nourrie partant de l'est, cesse tout d'un coup : qu'est-ce que cela signifie ? Je vois sur la montagne de la Tour-Blanche, qui se trouve au milieu des lacs du palais, à 1,200 mètres de nous, une vingtaine de personnes magnifiquement vêtues ; on croit que le prince Tuan, l'impératrice et d'autres hauts personnages sont venus là assister au bombardement comme à un feu d'artifices. Nos marins avaient grande envie d'envoyer une salve des Leblés sur ce groupe, mais j'ai cru devoir les en empêcher pour ne pas exciter une haine déjà trop violente.

A 5 heures $\frac{1}{2}$, nous enterrons le second maître très simplement et au plus vite dans notre jardin ; car les balles pleuvent sans miséricorde autour des assistants. Nos braves chrétiens sont tout attristés et disent : " Que ne sommes-nous morts cent, au lieu de ce brave matelot ! "

Dimanche 1er juillet. — Nous entendons, vers 8 heures, de nombreux coups de canon au sud : seraient-ce les remparts ? on espère encore contre tout espoir. Pour la première fois, nous commençons à manger de la viande d'âne ; les mulets et les chevaux viendront ensuite ; nous en avons dix-huit. La petite vérole s'est déclarée chez les enfants ; il en meurt de sept à huit chaque jour.

Lundi 2 juillet. — Les attaques sont moins vives que les jours précédents, mais la nourriture est bien mauvaise ; plus de légumes, plus d'herbes salées pour nos pauvres chrétiens ; ils commencent à perdre l'entrain des premiers temps ; chaleur de 38°, atmosphère humide, puis douze jours déjà sans aucune nouvelle. Que c'est long !

(A suivre.)